

Quiconque a fait un peu de grec se souvient du premier vers de l'Odyssée : « ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλά¹ ».

D'un point de vue purement objectif, mis à part dans les textes et l'iconographie, les Muses n'existent pas. Aussi ne reconnaît-on volontiers dans ces divinités que de simples métaphores, durcies avec le temps, qu'utilisent certains artistes et poètes pour faire croire à leurs drôles d'inventions. Pourtant, même si on doute depuis l'antiquité de l'existence et puissance des Muses, de tout temps, nombreux sont les artistes qui s'en réclament. Elles sont partant fortes d'une certaine réalité et vérité. Et ce depuis l'aube de notre civilisation, en Grèce archaïque, où elles apparaissent pour la première fois.

Liées à la poésie, responsables de l'inspiration des chanteurs et poètes, les Muses se font jour comme de mystérieuses forces féminines qui interviennent dans le monde du langage et de la production artistique. Elles figurent une sorte de tremplin dans le processus de création. Comme déesses et personnages mythiques, elles évoluent dans une sphère ambiguë, non rationnelle, merveilleuse, par maints côtés problématique.

Si on considère les Muses comme de simples métaphores, de pures inventions, de l'ordre du fantasme, c'est qu'elles sont difficiles à appréhender dans nos structures de pensée. Non pas qu'on ne sache rien d'elles : les textes qui les mentionnent font légion – leurs origines, nombres, lieux de séjour, tâches, forces et actes sont déployés de moult manières dans quantité de témoignages ; mais parce qu'il est malaisé, laborieux, pour ne pas dire impossible d'en donner une image claire. L'art des Muses (la *musique*) va tellement à l'encontre de nos idées, concepts et structures habituels qu'il est resté à ce jour un « phénomène mal compris ».

Pour s'en sortir, le premier réflexe est de chercher un équivalent dans les autres civilisations antiques du pourtour de la Méditerranée. Bien qu'on reconnaisse aujourd'hui des parallèles entre la tradition grecque et celles du Proche Orient (hittite, ugarite, babylonienne, etc.) ainsi que de l'Égypte, aucune figure de Muse n'y apparaît. L'idée de forces inspiratrices y est certes présente, mais nullement liée à une divinité spécifique. Aussi s'accorde-t-on pour dire que les Muses sont grecques et n'ont pas de pareil dans le reste du monde antique.

Faute d'équivalence, il s'agit de suivre leurs traces en Grèce pour découvrir d'où elles viennent, qui

elles sont et à quoi elles servent. Or les Grecs eux-mêmes ne nous facilitent pas la tâche : tout comme leurs représentations sont hétérogènes, leurs propos sur l'origine, la nature, le nombre ou rôle des Muses divergent. Loin de toute détermination univoque, elles apparaissent partout différemment, selon les textes, les auteurs, les époques, les sensibilités, les genres poétiques, les thématiques, etc. De surcroît, les poètes et auditeurs d'antan partagent toute une série de connaissances, codes et autres attentes qui nous sont aujourd'hui largement inconnus. (...)

On se souvient le plus souvent des neuf Muses qu'Hésiode (*Théogonie* 77-79) fait naître de Zeus et de Mnémosyne² : Calliope, Euterpe, Erato, Polymnie, Melpomène, Thalie, Clio, Terpsichore et Uranie. Autant de noms qui signifient d'une première manière la nature multiple de la musique : beauté, sonorité, réjouissance, amour, complexité, chant, danse, caractère festif, célébration, chœur, charme, nature céleste, etc.

Suite à l'invasion macédonienne puis romaine, les Muses perdurent, mais changent de caractère : elles s'inscrivent toujours davantage dans la tradition écrite. Elles se font jour comme « lettrées » et deviennent volontiers des servantes, tributaires de la volonté du poète.

Nos divinités acquièrent ainsi des domaines et attributs particuliers : le plus souvent avec une tablette et un stylet, Calliope représente la poésie épique et l'éloquence ; Euterpe, avec un aulos, la poésie lyrique ; Erato, avec un instrument à cordes, la poésie amoureuse et le mime ; Polymnie la musique sacrée ; Melpomène la tragédie, avec un masque tragique et une couronne de feuilles de vigne ; Thalie, avec un masque comique et une couronne de lierre, la comédie et la poésie bucolique ; avec un rouleau de papyrus et un stylet, Clio figure l'histoire ; Terpsichore la danse chorale avec une lyre et un plectre ; et finalement Uranie l'astronomie. (...)

Loin d'être neuf tout au long de l'antiquité, les Muses apparaissent, selon les textes et les auteurs, également au nombre de deux, trois, quatre, cinq, sept ou huit. Eumélos en mentionne trois. Lucius Annaeus (*De natura deorum* 14) raconte qu'au sujet des Muses « certains disent qu'elles sont seulement deux, d'autres trois, d'autres encore quatre et d'autres sept ». (...)

Les noms des Muses sont eux aussi variables : si les appellations hésiodiques sont les plus connues, il

¹ « Chante pour moi, Muse, l'homme ingénieux qui a tant <souffert> »

² Déesse de la mémoire

en existe quantité d'autres. Pour Eumélos, les trois Muses (...) font écho à l'élément aquatique et répondent aux noms de Kephisos, Apollonis et Borysthenis. (...) Lorsque Pausanias (9.29.1-4) évoque l'institution d'un culte aux Muses à Ascra, il les nomme Méléte, *Soin, Pratique, Exercice*, Mnémé, *Mémoire, Souvenir* et Aoïdè, *Chant*. (...) Alors que Tzétzès (*ad Hes. Op.* 24.27) cite aux côtés des noms hésiodiques de Terpsichore et d'Euterpe non seulement (...) Thelxinoé, mais aussi Kallikhorè, *Au beau cœur*, Hélikè, *Qui tournoie*, Eunikè, *À la bonne victoire*, Euchéladè, *Au bruit bien retentissant*, Dia, *Née de Zeus* et Énopè, *Voix*.

Si on considère généralement avec Homère et Hésiode que les Muses sont nées de Zeus et de Mnémosyne, on parle tantôt également, à la suite de Mimnerme et d'Alcman, d'une génération de Muses plus ancienne. Les parents de nos divinités s'appellent alors Ouranos et Gaia. Cicéron (N.D. 3.21) ajoute encore une troisième génération : après les géniteurs que sont Zeus ou « premier Jupiter » et la Nymphe arcadienne Néda, ainsi que Zeus ou « deuxième Jupiter » et Mnémosyne, il reconnaît dans Piéros et Antiope un troisième couple musical, plus récent. Pour Eumélos (...), les Muses sont filles d'Apollon. Alors qu'Aratos leur donne l'éther comme père et la Nymphe Plousia comme mère.

Filles de divers parents, les Muses sont elles-mêmes mères de toute une série d'enfants, tant divins qu'humains. Quel que soit leur père, chacun est de près ou de loin lié à la musique ; à l'instar du chanteur mythique Orphée, qui tient son charme de sa mère Calliope ; ou de son compère Thamyris, volontiers présenté comme fils de Melpomène ou d'Erato. La liste est longue : Linos est l'enfant de Calliope ou d'Uranie ; Hyménée de Calliope, d'Uranie, de Clio ou de Terpsichore ; (...) Si la majorité de la progéniture des Muses est masculine, il existe toutefois aussi des rejetons féminins : nées qu'elles sont de Melpomène, Terpsichore ou Calliope, les Sirènes sont elles aussi d'obédience musicale.

Si, dans l'iconographie antique, on trouve quantité de personnages féminins, debout, dansant, tantôt accompagnés de musiciens, rien n'assure toutefois qu'il s'agit de Muses ; mis à part quand – fait rare – des inscriptions indiquent leurs noms. Tel est notamment le cas du fameux « Vase François », qui présente parmi de nombreuses autres scènes les neuf Muses accompagnant le cortège divin aux noces de Thétis et Pélée. Les huit premières sont peintes de profil, marchant derrière les chars qui s'avancent vers les époux : d'abord Stésichore (va-

riante pour Terpsichore ?), Erato et Polymnie ; puis Clio, Euterpe, Thalie et Melpomène ; enfin Uranie. La neuvième, Calliope, la seule à être peinte de face, arrive juste après, jouant de la syrinx. Toutes sont habillées d'un péplos bariolé, recouvert d'un manteau pour les sept premières ; et leurs cheveux sont attachés en une sorte de chignon, sauf ceux de Calliope qui lui tombent sur les épaules. Si cette fameuse représentation confère un aspect visuel à nos indications préliminaires, elle ne laisse pas moins scintiller nos divinités dans une multiplicité de lumières et de tonalités aussi diverses, variées que difficilement saisissables.

Camille Semenzato, *À l'écoute des Muses en Grèce archaïque*, 2017.